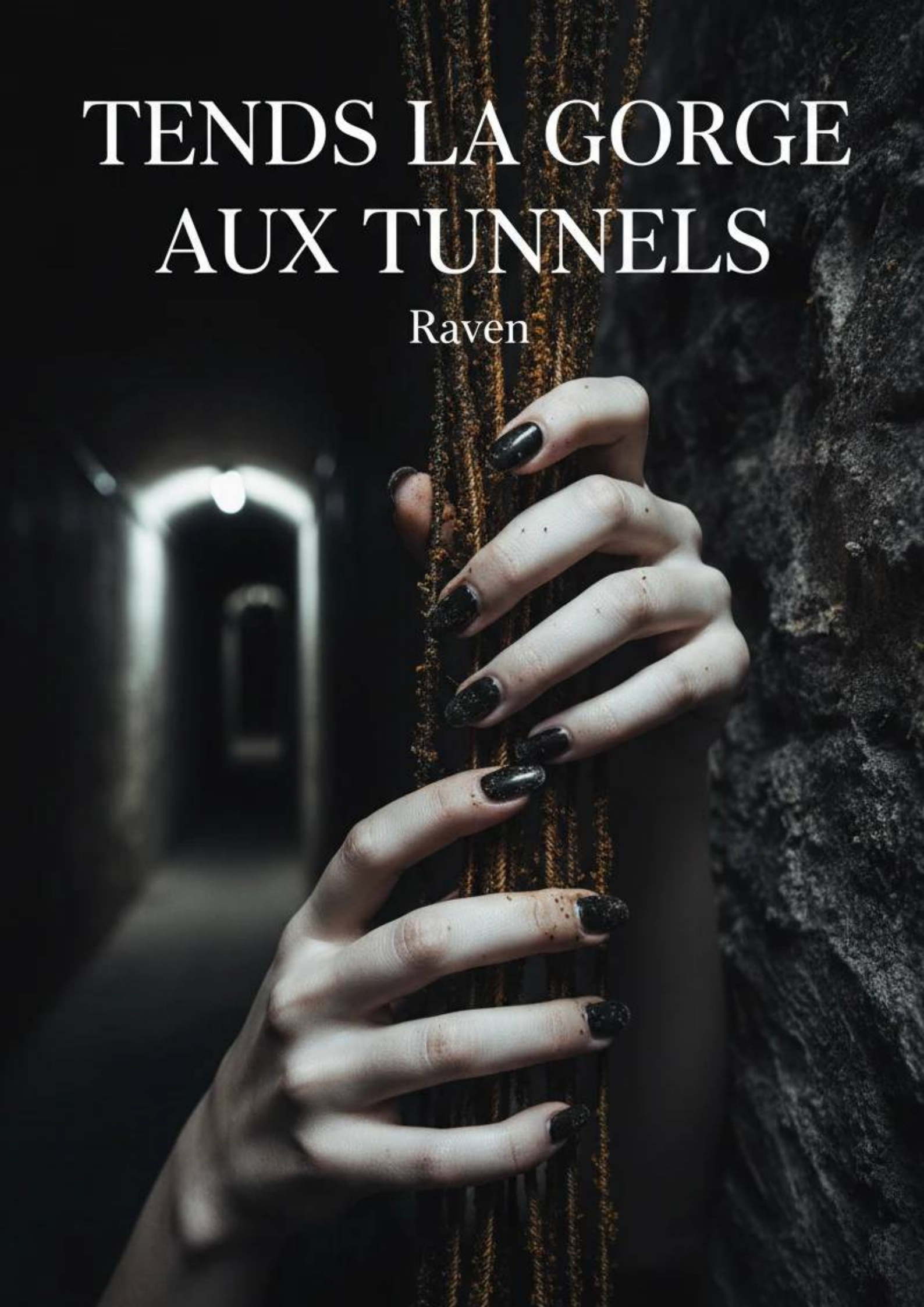


# TENDS LA GORGE AUX TUNNELS

Raven



# Tends la Gorge aux Tunnels

*Par Raven*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Prélude de Suie	4
Chapitre 2 : La Traque d'Ozone	9
Chapitre 3 : L'Autel de Croix-Rouge	14
Chapitre 4 : Friction de Cuivre	18
Chapitre 5 : Le Wagon de 1930	23
Chapitre 6 : La Mélodie des Vertèbres	27
Chapitre 7 : L'Abîme des Catacombes	32
Chapitre 8 : L'Arc Électrique	37
Chapitre 9 : La Noce de Fer	42
Chapitre 10 : Souverains des Ténèbres	47

# Chapitre 1

## Le Prélude de Suie

La colophane s'écrasait sous ses ongles, une poussière ambrée et poisseuse qui se mêlait à la suie grasse des tunnels. Elara ne sentait plus le bout de ses doigts. La pulpe était devenue une corne calleuse, une surface morte qu'elle pressait avec une ferveur maniaque contre les cordes en boyau de son violoncelle. Dans le renforcement moite de la station Opéra, là où les courants d'air sentent le fer chaud et l'urine ancienne, elle était seule.

Le silence de la station fantôme n'était jamais total. Il y avait ce bourdonnement, cette fréquence de fond, le râle d'un poumon de béton qui peinait à expirer. Elara ferma les yeux. Une goutte de condensation tomba de la voûte, s'écrasant sur sa nuque avec la précision d'un scalpel glacé. Elle ne frissonna pas. Elle attendait le signal.

L'archet s'abattit.

Le premier son ne fut pas une note, mais un déchirement. Un cri de métal contre métal, une dissonance qu'elle avait extraite des recoins les plus sombres de ses insomnies. Elle jouait la partition qu'elle avait secrètement griffonnée sur les murs de son crâne, une mélodie qui ne cherchait pas l'harmonie, mais la rupture. Les vibrations remontèrent le long de ses bras, faisant claquer ses dents, s'insinuant dans sa cage thoracique comme une nuée d'insectes électriques.

À chaque coup d'archet, le vernis de l'instrument semblait suer une résine noire. La musique s'épaississait. Ce n'était plus du son, c'était une pression physique. L'air devint visqueux, chargé d'une odeur de poussière de freins et de chair rance. Elara

accéléra. Ses doigts dansaient sur la touche avec une frénésie qui confinait à l'automutilation. Une corde de \*la\* lui entama la peau, laissant un filet de sang perler et glisser le long du bois verni, mais elle ne s'arrêta pas. Le sang était le lubrifiant nécessaire à l'invocation.

Puis, le Noyau répondit.

Cela commença par un tremblement sous la plante de ses pieds, une onde de choc sourde qui n'appartenait à aucune rame de métro. Le ballast entre les rails se mit à danser, les cailloux s'entrechoquant dans un cliquetis de dents sèches. Sur le mur d'en face, un carreau de faïence blanche se fendit avec un bruit de coup de feu. Une fissure, fine comme un cheveu, courut le long du carrelage, bifurquant, s'étendant, dessinant les contours d'un système nerveux pétrifié.

L'odeur changea brusquement. Le relent de moisi fut balayé par une décharge d'ozone si violente qu'Elara crut que ses sinus allaient implorer. C'était l'odeur de la foudre emprisonnée, de l'acier porté à blanc. Le soufre suivit, une caresse corrosive dans le fond de sa gorge.

Elle jouait plus fort, le corps cambré sur son violoncelle comme si elle tentait d'étouffer un amant agonisant. Ses yeux, révoltés, ne voyaient plus les tunnels, mais les courants de magie fétide qui commençaient à suinter des fissures. Le béton ne se contentait plus de se briser ; il s'ouvrait. De larges pans de mur se décollaient, révélant derrière la pierre non pas de la terre, mais une masse palpitante de câbles de cuivre qui ressemblaient à des veines exposées, gorgées d'une lumière bleue malade.

Le Noyau s'éveillait. La station Opéra n'était plus une gare, c'était une bouche.

Un grincement strident, celui d'une carlingue de train broyée par une presse hydraulique, résonna dans le tunnel. La lumière des néons vacilla, mourut, puis se

ralluma dans un éclat bleuté, révélant des ombres qui n'auraient pas dû être là. Les ombres ne suivaient plus les reliefs du mur ; elles s'en détachaient, liquides, ramant sur le sol comme de l'encre déversée dans du lait.

Elara sentit une présence. Ce n'était pas une observation, c'était une invasion. Quelque chose l'examinait, pesant sur ses vertèbres, comptant les battements trop rapides de son cœur. L'air devint si chargé d'électricité statique que ses cheveux courts se dressèrent sur sa nuque, exposant la peau pâle de sa gorge aux courants d'air viciés.

À l'entrée du tunnel sombre, là où les rails s'enfonçaient dans l'œsophage de la ville, une silhouette se découpa. Elle n'apparut pas, elle se condensa.

Malphas.

Il ne marchait pas, il glissait dans le sillage de l'ozone. Sa silhouette était une insulte à la géométrie, trop grande, trop fine, drapée dans les lambeaux d'une autorité oubliée. À mesure qu'il approchait, le bruit des câbles de cuivre pulsant dans les murs devint un chœur de râles. Elara vit ses mains : de longs doigts arachnéens, terminés par des griffes de fer noirci, qui traînaient contre les carreaux de faïence, y laissant des sillons de rouille instantanée.

Le regard de Malphas la frappa avant qu'il n'atteigne la lumière. C'étaient deux orbes chargés d'éclairs froids, des puits de cobalt où dansaient les rémanences de mille électrocutions. Il s'arrêta à quelques mètres d'elle, là où l'ombre des piliers s'étirait pour lécher ses pieds.

Le violoncelle d'Elara produisit un dernier gémissement, une note si basse qu'elle fit vibrer ses intestins, avant que l'archet ne se fige. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme. C'était un silence de prédateur, un silence qui attend que la proie finisse de trembler.

Malphas pencha la tête sur le côté, un mouvement saccadé, inhumain, rappelant le tic nerveux d'un oiseau de proie. Ses narines frémirent, humant l'air saturé de suie et de la terreur de la musicienne.

— Tu as une odeur de métal froid et de partition brûlée, Vassale, murmura une voix qui n'était pas faite de cordes vocales, mais du frottement de deux plaques de plomb.

Il fit un pas de plus dans le cercle de lumière blafarde. La peau de son visage était d'une blancheur de craie, tendue sur des pommettes si saillantes qu'elles semblaient prêtes à percer la chair. Il n'y avait aucune chaleur en lui, seulement la faim froide d'un mécanisme qui a manqué d'huile pendant des siècles.

Elara ne recula pas. Ses mains, crispées sur le manche de son instrument, étaient tachées de sang et de rouille, une offrande involontaire. Elle sentit le regard de Malphas descendre lentement le long de sa silhouette, s'attardant sur la courbe de sa gorge, là où une veine battait furieusement sous la peau translucide. Elle vit ses doigts de fer s'agiter, comme s'ils jouaient une mélodie invisible sur l'air même.

— Le Noyau a faim, Elara Vance, reprit-il, et son souffle sentit le cuivre chauffé à blanc. Et toi... tu as les doigts de celle qui sait comment nourrir l'acier.

Il leva une main, et les fissures dans le béton s'élargirent brusquement. Un liquide noir et huileux commença à déborder des murs, inondant le quai, encerclant les pieds d'Elara. Ce n'était pas de l'eau, c'était le sang de la ville, une bile mécanique qui cherchait à l'absorber.

Malphas s'approcha encore, si près qu'elle pouvait voir les minuscules arcs électriques danser à la surface de ses pupilles. Il tendit un doigt, une griffe de métal froid, et l'appuya délicatement contre la base de son cou, juste au-dessus de la clavicule. La douleur fut immédiate, une brûlure sèche qui lui arracha un souffle court.

— Joue encore, ordonna-t-il, ses yeux se perdant dans les siens avec une intensité prédatrice. Joue pour que les fondations ne s'effondrent pas. Joue jusqu'à ce que tes tendons lâchent.

Il pressa davantage, la griffe entamant la chair. Une goutte de sang rouge vif perla sur le métal noir, et Malphas la regarda couler avec une fascination presque religieuse. Le monde autour d'eux se mit à hurler ; les rails gémirent, les tunnels se contractèrent comme un intestin malade, et l'ombre de Malphas, immense, dévorante, se projeta sur le plafond de la station, engloutissant Elara, son violoncelle, et jusqu'à l'idée même de la lumière.

Elle reprit son archet. Ses doigts, guidés par une force qui n'était plus la sienne, se remirent à mordre les cordes. La musique qui s'en éleva n'était plus un prélude. C'était un pacte de douleur, un cri de guerre lancé à l'obscurité, alors que le Gardien d'Ozone se penchait vers elle, ses lèvres effleurant presque son oreille pour y murmurer les secrets de la rouille.

# Chapitre 2

## La Traque d'Ozone

La sueur qui coulait dans le creux des reins d'Elara n'était plus de l'eau ; c'était un condensé de peur liquide, une sécrétion poisseuse qui collait sa chemise de soie à sa peau comme une seconde membrane inutile. Autour d'elle, la station Saint-Martin ne respirait plus. Elle exhalait. Une haleine de vieux journaux humides, de graisse de moteur rance et de charogne électrique. Les carreaux de faïence blanche, jadis immaculés, ressemblaient désormais à des dents cariées, jaunies par des décennies de suie et de désespoir, suintant un liquide noirâtre qui traçait des alphabets obscènes sur les murs.

Un cliquetis. Sec. Rythmique.

Cela venait du tunnel sud, là où les ténèbres semblaient posséder une densité physique, une texture de goudron. \*Clic. Clic. Clic.\* Le bruit d'un ongle long sur une paroi de métal, ou peut-être le battement de cœur d'une machine agonisante. Elara serra le manche de son violoncelle jusqu'à ce que les jointures de ses doigts blanchissent, les tendons de ses poignets saillant comme des câbles sous tension. Une mouche, une grosse mouche bleue aux ailes irisées de reflets huileux, vint se poser sur le vernis de l'instrument. Elle ne s'envola pas. Elle frotta ses pattes avant avec une lenteur méthodique, dégustant le sel de la panique qui émanait du bois.

L'air se chargea soudain d'une électricité statique si intense que les poils sur les bras d'Elara se dressèrent. Une odeur d'ozone, violente, métallique, lui brûla les narines, évoquant l'odeur d'un orage prisonnier d'une boîte de conserve.

Il était là.

Malphas ne marcha pas vers elle. Il sembla s'extraire de l'ombre, une distorsion chromatique dans le vide. Sa silhouette était une insulte à la géométrie, un assemblage de cuir sombre et de plaques de métal qui semblaient greffées à même la peau. Le cuir de son manteau, long et lourd, craquait avec le son d'un os qui se brise à chaque mouvement. Mais ce furent ses yeux qui figèrent le sang dans les veines d'Elara : deux globes d'un bleu électrique, sans pupilles, traversés de micro-éclaircs qui grésillaient en permanence.

Le Gardien d'Ozone inclina la tête sur le côté. Un tic nerveux fit tressaillir la commissure de ses lèvres, révélant une gencive grisâtre. Ses narines palpitèrent. Il humait l'air, découpant les molécules de la terreur d'Elara avec la précision d'un sommelier.

— Tu sens cela ? murmura-t-il. Sa voix n'était qu'un frottement de papier de verre sur du cuivre, un son qui semblait vibrer directement dans la boîte crânienne de la musicienne. L'agonie du fer. Les rails pleurent sous le poids des convois qui ne viennent plus. Et toi... tu es la note discordante qui fait hurler la symphonie.

Il fit un pas. Le sol de béton sembla gémir sous ses bottes ferrées. Elara recula, mais son dos rencontra la froideur impitoyable d'un pilier de soutien. La rouille du métal s'effrita contre ses omoplates, s'insinuant sous le tissu de ses vêtements. Elle tenta de lever son archet, non pas comme une arme, mais comme un rempart dérisoire. Malphas tendit une main gantée de cuir noir. Ses doigts étaient anormalement longs, les phalanges soulignées par des renforts d'acier qui cliquetèrent lorsqu'il referma sa poigne à quelques centimètres du visage de la jeune femme.

— Ta gorge, Elara, reprit-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement sourd qui fit vibrer la cage thoracique de la proie. Elle est si... exposée. Un autel de chair blanche dans un temple de rouille.

Il s'approcha encore, envahissant son espace vital. L'odeur de Malphas était un mélange écœurant de sang séché et de foudre. Elara sentit la chaleur irradier du corps du Gardien, une chaleur artificielle, comme celle d'un transformateur en surchauffe. Une goutte de condensation tomba du plafond, s'écrasant sur la joue d'Elara. Elle ne cilla pas. Ses yeux étaient fixés sur les lèvres de Malphas, qui s'étiraient en un sourire sans aucune trace de chaleur humaine.

Soudain, il bougea. Une rapidité de prédateur, un flou de mouvement qui laissa Elara le souffle coupé. Sa main gantée ne se referma pas sur son cou, mais sur le chevalet de son violoncelle. L'arc électrique qui jaillit du contact fit hurler les cordes de l'instrument dans une dissonance atroce. La vibration fut si violente qu'Elara sentit ses dents s'entrechoquer.

— Le Noyau a faim, gronda Malphas, son visage désormais à quelques millimètres du sien. Il réclame son tribut. Pas de la musique. Pas des notes. Il veut le sel de tes larmes et le cuivre de ton sang. Il veut que tu deviennes la corde qu'on tend jusqu'à la rupture.

Il posa son autre main sur la nuque d'Elara. Le contact fut un choc thermique. Ses doigts étaient glacés, mais la paume brûlait d'une fièvre électrique. Il força la tête de la musicienne en arrière, exposant la ligne fragile de son cou à la lumière blafarde et vacillante des néons mourants. Elara sentit le battement frénétique de sa propre carotide sous la pression du pouce de Malphas. C'était un oiseau piégé, une pulsation de vie désespérée dans un univers de mort minérale.

— Tu vas jouer, ordonna-t-il, ses yeux bleus dévorant chaque pore de sa peau. Tu vas offrir ton corps au tunnel. Chaque frottement de l'archet doit être une cicatrice sur ton âme. C'est le prix de ta survie dans mon royaume.

Il approcha ses lèvres de l'oreille d'Elara. Elle sentit son souffle, sec et brûlant, qui lui picotait le lobe.

— Et si tu t'arrêtes... si tu faiblis... je laisserai la rouille t'envahir par les orifices. Elle remplira tes poumons, elle figera tes articulations, elle transformera ton cœur en un bloc de scories. Est-ce cela que tu veux, ma Vassale ?

Elara ne pouvait pas répondre. Sa langue était un poids mort dans sa bouche, asséchée par l'ozone. Elle sentit une pointe métallique — une griffe rétractable sortant de l'index de Malphas — effleurer doucement la base de son oreille, descendant lentement, avec une lenteur sadique, le long de son cou. La peau se fendit sans bruit. Une ligne rouge, fine comme un cheveu, apparut. La première goutte de sang perla, lourde, sombre, avant de glisser le long de la clavicule d'Elara.

Malphas la regarda couler avec une dévotion terrifiante. Il pencha la tête et, d'un coup de langue rapide, presque machinal, il recueillit la perle de sang. Ses yeux s'illuminèrent d'un éclat insoutenable. Un spasme secoua son corps massif, et un gémissement de plaisir mécanique s'échappa de sa gorge.

— Succulent, murmura-t-il. Un nectar de dissonance.

Il relâcha brusquement sa pression, la laissant chanceler. Le violoncelle faillit lui échapper des mains, mais elle le rattrapa par réflexe, ses doigts se posant exactement sur les traces de suie laissées par le Gardien. Le silence revint dans la station, mais c'était un silence chargé, un silence qui attendait. Les ombres sur les murs semblaient s'être rapprochées, s'étirant vers Elara comme des mains avides.

— Joue, Elara Vance. Joue pour le Roi de la Rouille. Joue pour que le monde d'en haut ne sache jamais quel monstre tu nourris ici.

Elle leva son archet. Ses mains tremblaient de façon incontrôlable, un tic nerveux agitant son index gauche. Elle posa les crins sur la corde de Do. Le son qui en sortit n'était pas humain. C'était le cri d'une plaque de métal qu'on déchire, un râle de

moteur grippé qui résonna dans toute la station Saint-Martin, se prolongeant dans les tunnels sombres, réveillant des échos qui ne demandaient qu'à mordre.

Malphas recula de quelques pas, s'enfonçant à nouveau dans la pénombre, mais ses yeux bleus restèrent fixés sur elle, deux phares de malveillance pure. Il commença à battre la mesure contre sa cuisse gainée de cuir. \*Clic. Clic. Clic.\*

Le concert des damnés venait de commencer, et Elara savait que tant que ses doigts ne saigneraient pas assez pour lubrifier les rails, le Gardien d'Ozone ne la laisserait pas mourir. Elle sentit la rouille s'insinuer sous ses ongles, une démangeaison persistante, une promesse de fusion. Elle ferma les yeux, mais l'image de la gorge tranchée et du baiser de cuivre restait gravée sur ses rétines, plus réelle que le béton, plus éternelle que la musique.

# Chapitre 3

## L'Autel de Croix-Rouge

L'humidité de Croix-Rouge n'était pas celle de l'eau, mais celle d'une sueur mécanique, épaisse et chargée de particules de fer qui collaient à la peau d'Elara comme une seconde mue. Elle était allongée sur le ballast froid, les vertèbres hurlant à chaque micro-mouvement contre le tranchant des graviers noirs. L'air ici avait le goût d'une pile que l'on lèche : acide, piquant, saturé d'ozone.

Au centre du quai désaffecté, là où les affiches publicitaires de 1939 partaient en lambeaux de chair séchée, se dressait l'Autel. Ce n'était pas une construction de pierre, mais un entrelacs obscène de rails de sécurité tordus, arrachés à la roche et soudés entre eux par une force brute. Les traverses de bois pourries servaient de socle, exhalant une odeur de créosote et de décomposition lente. Le métal semblait encore vibrer d'une vie résiduelle, un bourdonnement basse fréquence qui faisait grincer les dents d'Elara.

Malphas était là, à la lisière de la lumière saccadée d'un néon qui rendait l'âme. Son tic nerveux s'était accentué : son index droit tapotait frénétiquement contre son pouce, un bruit sec de griffe sur de l'écaille. \*Tac. Tac. Tac.\* Sous la peau de son cou, des veines d'un bleu surnaturel pulsaient, trop larges, trop lumineuses pour être humaines.

Il s'approcha. Ses pas ne résonnaient pas ; ils écrasaient le silence avec une lourdeur de piston. Elara vit ses mains. Elles étaient figées dans une rigidité anormale, les phalanges blanchies, comme si le calcium de ses os était en train de se changer en fonte.

— Regarde-moi, Elara.

Sa voix était un frottement de plaques tectoniques. Il s'accroupit au-dessus d'elle, l'ombre de sa stature l'étouffant plus sûrement qu'une main sur la gorge. Il tendit un doigt vers la clavicule de la musicienne. L'ongle, noirci par la graisse de moteur, effleura la peau pâle, y laissant une traînée de suie grasse.

— Tu sens le froid qui monte ? demanda-t-il, ses yeux bleutés fixés sur la veine jugulaire d'Elara qui battait trop vite. Ce n'est pas la température de la station. C'est le Noyau qui réclame son dû. Si je ne me nourris pas, si je n'absorbe pas l'incandescence de tes nerfs qui lâchent, je deviens comme eux.

Il désigna d'un mouvement de menton les recoins sombres de la station. Elara distingua alors, encastrées dans les parois de béton, des formes humanoïdes pétrifiées, des visages figés dans une agonie de métal, les membres fusionnés avec les câbles haute tension. Des statues de fer pur, nées d'une calcification électrique.

Une étincelle jaillit d'un transformateur proche, éclairant brièvement le visage de Malphas. Une plaque de rouille, fine comme une pellicule de peau morte, commençait à s'écailler sur sa tempe gauche. Il gratta la zone d'un geste compulsif, révélant dessous non pas du sang, mais une surface métallique mate, grise et sans vie.

— Le pacte est simple, murmura-t-il en se penchant si près qu'elle sentit l'odeur de cuivre chaud qui émanait de ses poumons. Je t'offre le passage. Je t'offre la musique des sphères d'acier, celle que tu as cherchée dans tes partitions maudites. En échange, tu m'offres chaque spasme, chaque cri que tes cordes vocales n'oseront pas lâcher. Je boirai ton effroi jusqu'à ce que mes articulations retrouvent leur souplesse.

Il saisit la main d'Elara. Ses doigts étaient des étaux. Il la traîna vers l'autel de rails. Elle essaya de planter ses talons dans le sol, mais le ballast se déroba, fluide comme du sable noir. Arrivée devant la structure métallique, elle vit les pointes acérées des

rails, affûtées comme des scalpels.

Malphas sortit une lame courte, dont le manche était entouré de fil de cuivre. Sans quitter Elara des yeux, il incisa la paume de sa propre main. Ce qui en coula était épais, sombre, strié de reflets irisés comme une flaque d'huile de vidange.

— Pose ta main sur la mienne, Elara. Sens le courant.

Elle fixa la plaie béante du Gardien. Elle sentait l'appel du vide, cette dissonance harmonique qu'elle avait toujours poursuivie. Ses doigts tremblaient, ses mains de violoncelliste si précieuses, si fragiles. Une mouche grasse, attirée par l'odeur de la chair et du métal chaud, se posa sur sa lèvre inférieure. Elara ne la chassa pas. Elle ne voyait que l'acier.

Elle posa sa paume sur celle de Malphas.

Le contact fut une décharge brutale. Ce n'était pas seulement une douleur, c'était une intrusion moléculaire. Elle sentit le sang de Malphas, lourd et chargé de scories, s'infiltrer dans ses veines par capillarité. Un cri resta bloqué dans sa trachée, transformé en un sifflement de vapeur.

Autour d'eux, la station Croix-Rouge entra en convulsion. Les rails de l'autel se mirent à rougeoyer, une incandescence sourde partant de leur base. Des arcs électriques bleus, violents, jaillirent des caténaires au plafond, frappant le sommet de la structure dans un fracas de tonnerre souterrain.

Malphas renversa la tête en arrière, un râle de plaisir sauvage déchirant sa gorge. La plaque de rouille sur sa tempe se résorba, la peau redevenant souple, humaine, vibrante. Il serra la main d'Elara plus fort, brisant presque les métacarpes.

— Oui... gémit-il. Donne-moi cette agonie, Elara. Elle est si pure. Elle a le goût du

cristal qu'on écrase.

Elara sentit ses propres yeux se révolter. Elle ne voyait plus les murs de la station. Elle voyait le réseau entier, les veines de Paris, des kilomètres de boyaux de béton où circulaient des millions d'âmes ignorantes, toutes reliées à ce point précis, à cette douleur précise. Elle était le fusible. Elle était le paratonnerre.

Le goût du cuivre envahit sa bouche, métallique et sucré. Une larme roula sur sa joue, mais avant qu'elle ne puisse tomber, Malphas l'attrapa du bout de la langue, fermant les yeux sur ce sel de souffrance.

Soudain, un court-circuit massif fit exploser les derniers néons. L'obscurité totale fut percée par le seul rayonnement bleu qui émanait désormais du corps de Malphas et des cicatrices qui commençaient à tracer des lignes géométriques sur les bras d'Elara. Le silence revint, plus lourd qu'avant, seulement troublé par le crépitement de la chair brûlée et le souffle court, synchronisé, des deux prédateurs liés par le fer.

— Tu es à moi, Vassale, souffla-t-il dans le creux de son oreille, ses lèvres effleurant la peau à vif. Et la musique ne fait que commencer.

Sous leurs pieds, le sol de la station vibra d'une intensité nouvelle, un battement de cœur colossal, celui du Noyau qui venait d'accepter l'offrande. Elara ne tremblait plus. Elle était devenue une extension de la machine, une corde tendue à rompre sur un violoncelle de rouille.

# Chapitre 4

## Friction de Cuivre

L'obscurité dans la station Saint-Martin n'était pas un vide, mais une matière épaisse, huileuse, qui s'insinuait dans les poumons d'Elara à chaque inspiration saccadée. L'air empestait le soufre et la poussière de frein, une odeur âcre qui tapissait le fond de sa gorge d'une pellicule de métal froid. Malphas était là, une ombre plus dense que le noir, dont la présence se manifestait par le bourdonnement électrique qui faisait dresser les poils sur les bras de la musicienne. Un grésillement ténu, comme des milliers d'insectes de verre se brisant sous une meule.

Il fit un pas. Le cuir de ses bottes grinça contre le ballast souillé, un bruit sec, autoritaire, qui résonna contre les voûtes de béton comme un coup de fouet. Elara sentit une goutte de sueur glacée glisser entre ses omoplates. Elle ne bougea pas. Ses doigts, habitués à la tension des cordes de son violoncelle, se recroquevillèrent instinctivement, griffant la paume de ses mains. Elle fixait le point où elle devinait le visage de Malphas, là où l'ozone brûlait le plus fort.

Soudain, une décharge bleue, violente et brève, déchira la pénombre. L'arc électrique jaillit de la main de Malphas pour mordre un rail de sécurité, illuminant la station d'une lueur spectrale. Dans cet éclair, elle vit ses yeux : deux puits de cyanure liquide, fixes, dépourvus de toute compassion humaine. Il ne la regardait pas comme une femme, mais comme un instrument qu'on s'apprête à accorder avec une violence nécessaire.

« Offre-le-moi, Elara. »

Sa voix était un murmure de papier de verre frotté contre du cuivre. Il n'attendait pas

une réponse, il exigeait un tribut. Il s'approcha, et l'odeur changea. Ce n'était plus seulement le métro ; c'était l'odeur de la foudre juste avant qu'elle ne frappe, un parfum métallique et toxique qui lui donna le tournis.

Malphas leva la main. Ses doigts étaient longs, terminés par des ongles dont les bords semblaient avoir été limés par l'usure des machines. Il ne la toucha pas tout de suite. Il laissa la chaleur de sa paume, irradiant une fièvre surnaturelle, flotter à quelques millimètres de sa peau. Elara sentit les muscles de son cou se contracter violemment. Sa gorge, ce pivot de porcelaine qu'il convoitait, se mit à battre d'un rythme erratique. Elle pouvait entendre le sang cogner contre ses tympans, un staccato de panique qu'elle s'efforçait de transformer en une mesure interne, une partition de survie.

Puis, le contact survint.

Ce n'était pas la chaleur qu'elle avait anticipée, mais un froid chirurgical. Malphas pressa une lame de cuivre oxydé, qu'il tenait dissimulée, contre la naissance de sa carotide. Le métal était rugueux, couvert d'une patine de rouille qui semblait vibrer. À l'instant où l'acier toucha sa chair, une onde de choc parcourut le corps d'Elara. Ce n'était pas une simple coupure ; c'était une intrusion. Elle sentit le Noyau, cette entité tapie dans les entrailles de Paris, pousser un soupir de satisfaction qui fit trembler les dalles sous ses pieds.

« Ne ferme pas les yeux, » ordonna-t-il, sa face penchée si près de la sienne qu'elle pouvait voir les minuscules arcs bleutés danser sur ses lèvres. « Regarde la musique naître. »

Il appuya. Lentement. Avec une précision de luthier travaillant un bois rare. La pointe du cuivre entama l'épiderme. Elara ne cria pas. Sa bouche s'ouvrit sur un silence absolu, ses poumons bloqués par une pression invisible. Une perle de sang, sombre et lourde, apparut à la lisière du métal. Elle ne coula pas le long de son cou ; elle sembla

aspirée par la lame, s'évanouissant dans les pores du métal rouillé.

À cet instant, la station s'éveilla.

Un grondement sourd, venu des profondeurs des tunnels de raccordement, monta en une accélération vertigineuse. Les rails commencèrent à chanter, un sifflement aigu, insupportable, qui harmonisait avec la douleur qui irradiait désormais dans toute la cage thoracique d'Elara. Elle sentit ses propres nerfs se tendre, s'allonger, se transformer en fils de cuivre. Chaque terminaison nerveuse devenait un conducteur. Malphas ferma les yeux, son visage crispé dans une extase dérangeante, puisant dans l'agonie de la jeune femme comme un assoiffé à une source empoisonnée.

« Tu entends ? » murmura-t-il contre son oreille, son souffle brûlant la plaie qu'il venait d'ouvrir. « C'est la symphonie de la friction. Le fer contre le fer. La chair contre la loi. »

Il fit glisser la lame plus bas, traçant une ligne de feu vers sa clavicule. Partout où le cuivre passait, des étincelles bleues jaillissaient de la peau d'Elara, laissant derrière elles des marques géométriques, des sceaux de brûlure qui luisaient d'une lumière mourante. La douleur n'était plus une sensation localisée ; c'était une fréquence. Elara se sentait se dissoudre, ses os devenant des poutrelles de soutien, son sang une huile de lubrification circulant dans les veines du réseau.

Soudain, un train fantôme, une masse de ferraille hurlante et sans lumière, passa en trombe sur la voie adjacente. Le déplacement d'air fut si violent qu'il manqua de les jeter au sol, mais Malphas ne cilla pas. Il maintenait Elara avec une force surhumaine, ses doigts s'enfonçant dans son épaule comme des serres. Dans le vacarme assourdissant des wagons lancés à pleine vitesse, Elara crut entendre son propre violoncelle. Une note unique, tenue, distordue par un effet Larsen, qui montait jusqu'à l'ultrason.

Le sang continuait de nourrir la lame. Le visage de Malphas se métamorphosait sous l'effet de la dévotion. Ses traits semblaient se durcir, se métalliser. Il lécha une goutte de sang qui perlait sur le menton d'Elara, et elle vit, dans le reflet de ses yeux, que ses propres pupilles s'étaient dilatées jusqu'à effacer l'iris.

« Le Noyau a faim, Elara. Et tu es le banquet. »

Il retira brusquement la lame. Le manque fut plus douloureux que l'incision. Elara s'effondra contre lui, ses jambes ne la portant plus. Elle était une poupée de chiffon, vidée de sa volonté, mais remplie d'une énergie électrique qui faisait tressauter ses membres de tics incontrôlables. Malphas la retint par la taille, son bras comme une barre de fer froid.

Il posa sa main nue sur la blessure de sa gorge. La douleur se mua instantanément en une chaleur liquide, une caresse de plomb fondu qui cautérisait la plaie tout en y inscrivant définitivement la marque du pacte. Elara laissa sa tête basculer en arrière, ses yeux fixés sur les voûtes de la station où des gouttes de condensation tombaient comme des larmes de mercure.

Le silence qui suivit fut pire que le fracas du train. C'était un silence lourd, oppressant, chargé de tout ce qui venait d'être échangé. L'air de la station semblait avoir gagné en densité. Les ombres dans les tunnels paraissaient plus longues, plus vivantes, prêtes à obéir au moindre geste de la nouvelle Vassale.

Malphas se recula d'un pas, la laissant vaciller. Il la contemplait avec une fierté prédatrice. Sur le cou d'Elara, la cicatrice ne ressemblait pas à une blessure, mais à une incrustation de cuivre précieux, une ligne de faille dans la porcelaine de sa peau.

« La première leçon est finie, » dit-il, sa voix reprenant une texture presque humaine, mais dénuée de toute chaleur. « Tu ne joues plus de la musique, Elara. Tu es la musique. Et je suis le seul capable de t'entendre sans périr. »

Elle tenta de parler, mais seul un clic métallique sortit de ses lèvres. Sa gorge était devenue un instrument de résonance. Elle porta ses doigts tremblants à son cou, effleurant la marque. Le métal sous sa peau était chaud, battant à l'unisson avec le cœur mécanique du métro, quelque part loin sous leurs pieds, dans les racines de fer de la cité.

Malphas disparut dans l'ombre d'un pilier sans un bruit de plus, laissant Elara seule au milieu des débris de la station Saint-Martin. Elle resta là, debout dans le noir, tandis que ses mains, par un réflexe d'automate, continuaient de mimer le mouvement d'un archet invisible sur ses veines de cuivre.

# Chapitre 5

## Le Wagon de 1930

Le sifflement ne vint pas des rails, mais des parois elles-mêmes, un gémissement de métal dilaté qui fit vibrer les incisives d'Elara. Puis l'obscurité du tunnel cracha une masse de fer noir et de bois verni, une relique de 1930 dont les vitres sales semblaient retenir des visages prisonniers. Le train s'arrêta sans un bruit de freinage, les portes coulissant avec une lenteur de paupières fatiguées. Malphas était là, soudainement, une ombre découpée contre la lueur jaunâtre de l'habitacle. Son odeur le précédait : un mélange de foudre, de poussière de charbon et de quelque chose d'organique, une senteur de viande froide oubliée sous une pile de journaux humides.

« Monte, » murmura-t-il. Ce n'était pas une invitation, mais une commande mécanique.

Elara franchit le seuil. La transition fut brutale. L'air à l'intérieur du wagon était saturé d'ozone, une électricité statique si dense qu'elle fit se dresser les fins cheveux sur sa nuque. Chaque inspiration lui brûlait les poumons, laissant un arrière-goût de pile alcaline sur sa langue. Le wagon était un cercueil de luxe : banquettes de cuir craquelé, parois en acajou rongées par des vers invisibles, et des ampoules à filament qui pulsaient au rythme d'un cœur malade.

Le train s'ébranla. Pas de secousse, juste une glissade huileuse dans le néant.

Malphas s'assit en face d'elle. Dans cet espace confiné, sa présence devint une masse écrasante. Elara fixa ses propres mains ; elles tremblaient. Le cuivre sous la peau de sa gorge commença à chauffer, une brûlure sourde qui se propageait le long de ses clavicules. Elle sentait la résonance du moteur — si c'était un moteur — à travers la

semelle de ses bottes, montant dans ses os, s'accordant à la mélodie dissonante qui hantait ses nuits.

Elle leva les yeux et un haut-le-cœur la saisit. Malphas ne bougeait plus. Ses yeux, habituellement chargés d'éclairs bleutés, étaient fixes, vitreux. Sur sa tempe gauche, la peau ne se contentait plus de ressembler à de la porcelaine ; elle s'était brisée. Une fine fissure, nette comme un cheveu, courait de son sourcil jusqu'à la naissance de sa mâchoire. À l'intérieur de la fente, pas de sang, mais une lueur minérale, un gris de roche volcanique.

« Malphas ? »

Sa voix sortit en un cliquetis métallique, une note de violoncelle mal accordée. Il ne répondit pas. Sa main, posée sur le genou d'Elara, s'était figée. Elle sentit le poids de ce membre devenir celui d'une statue. Le froid irradiait de lui, un froid absolu, celui des profondeurs de la terre où le soleil n'est qu'une rumeur oubliée.

Une mouche, sortie d'on ne sait où, vint se poser sur la fissure de son visage. Elle s'agita, ses ailes vrombissant contre la pierre grise, mais Malphas ne cilla pas. Sa respiration était devenue si lente qu'elle n'était plus qu'un râle espacé, un souffle de caverne.

La panique monta dans la gorge d'Elara, se mêlant au goût de rouille. Elle voulut retirer sa jambe, mais la main de Malphas, bien que pétrifiée, semblait ancrée dans sa propre chair. Elle regarda par la fenêtre. De l'autre côté de la vitre, le tunnel de la station Saint-Martin s'était transformé. Les murs de briques suintaient une substance noire et visqueuse qui s'étirait en filaments gluants, s'accrochant au wagon au passage. Ce n'était plus Paris. C'était le tube digestif d'un dieu de fer.

Un bruit de goutte-à-goutte attira son attention. Sous la banquette de Malphas, un liquide épais, de la couleur de l'huile de vidange, commençait à s'étaler. Cela

provenait de ses bottes, ou peut-être de ses pores. L'odeur de l'ozone devint écœurante, presque sucrée.

« Tu... tu te transformes, » hoqueta-t-elle.

Le regard de Malphas bascula brusquement vers elle. Le mouvement fut saccadé, accompagné d'un craquement de gravier broyé. La fissure sur son visage s'élargit. Un minuscule éclat de roche tomba sur le col de son manteau.

« Le prix... » commença-t-il. Sa voix était un éboulement. « Le prix de la garde. Le Noyau récupère toujours sa part de minéral. »

Il leva lentement son autre main. Les doigts étaient rigides, les articulations soudées par une gangue de calcaire et de rouille. Il approcha ses doigts de la gorge d'Elara. Elle voulut hurler, mais le métal dans ses veines réagit à la proximité de la créature. Une décharge électrique traversa son corps, une extase douloureuse qui la cloua contre le dossier de cuir.

Le contact fut d'une violence glaciale. Les doigts de pierre de Malphas s'enfoncèrent dans la chair tendre de son cou, juste au-dessus de la ligne de cuivre. Elle sentit la rugosité de sa peau minérale contre sa carotide. Il ne l'étranglait pas ; il se nourrissait. Elle vit la lueur bleue dans ses yeux s'intensifier à mesure que sa propre force fuyait. L'agonie était une symphonie : elle entendait chaque fibre de son tendon vibrer comme une corde de violoncelle sous l'archet d'un fou.

« Ta douleur... » souffla-t-il, et pour la première fois, elle perçut une faille dans son masque de prédateur. Une peur. « Ta douleur est le seul lubrifiant... qui empêche mes rouages de se gripper. »

Il s'affaissa contre elle, sa tête lourde s'appuyant sur son épaule. Le wagon fut soudain plongé dans le noir complet. Seules les veines de cuivre d'Elara et les yeux électriques

de Malphas éclairaient la cabine. Le rythme du train accéléra. Le grincement des roues devint un hurlement strident, une note pure et insupportable qui semblait vouloir arracher les vitres de leurs cadres.

Dans l'obscurité, Elara sentit une larme couler sur sa joue. Elle n'était pas à elle. C'était une goutte de liquide froid, dense, qui sentait le soufre. Malphas pleurait de la boue de roche.

Elle passa ses bras autour du corps de plus en plus pesant du Gardien. Ses mains rencontrèrent des surfaces dures, tranchantes, là où le tissu de son manteau s'était déchiré sous la pression de sa propre pétrification. Elle était piégée dans un wagon fantôme avec une idole de pierre qui s'effritait, lancée à toute vitesse vers le centre névralgique d'un enfer de béton.

Le wagon commença à vibrer violemment. Une odeur de caoutchouc brûlé remplit l'espace. Malphas serra sa prise sur sa gorge, ses ongles de pierre s'enfonçant un peu plus, cherchant la chaleur de son sang pour retarder l'inéluctable. Elara ferma les yeux, abandonnant sa volonté à la machine. Elle n'était plus une femme, elle n'était plus une proie ; elle était la pile, le combustible, la mélodie de cuivre qui permettait au monstre de ne pas devenir une statue immobile pour l'éternité.

Le train hurla une dernière fois, un son de métal déchiré, avant de plonger dans une pente verticale, vers les racines de fer où le noir n'a plus de nom.

# Chapitre 6

## La Mélodie des Vertèbres

Le wagon plongeait dans une gueule d'ombre absolue, une chute qui n'en finissait pas, où la gravité semblait se liquéfier. L'air était devenu une mélasse d'ozone et de poussière de frein, une texture granuleuse qui râpait le fond de la gorge d'Elara à chaque inspiration saccadée. Contre elle, Malphas n'était plus qu'un poids de cathédrale froide. Ses doigts, des serres de basalte et d'électricité statique, s'enfonçaient dans la chair tendre de son cou, là où la peau est si fine qu'on y devine le battement de la vie. Elle sentait le tic nerveux de son propre pouls heurter la pierre de l'ongle du Gardien. Un battement irrégulier. Un métronome de panique.

Dans le noir, le bois verni du violoncelle, coincé entre leurs deux corps, gémissait. C'était un son organique, celui d'une cage thoracique que l'on comprime. Elara glissa une main entre le torse pétrifié de Malphas et l'instrument. Ses doigts, poisseux de sueur et de colophane, tâtonnèrent le long des cordes de métal. Le contact provoqua une décharge. Pas une simple étincelle, mais une morsure acide qui remonta le long de son bras, s'enroulant autour de ses nerfs comme un fil barbelé porté au rouge.

Le Noyau répondait.

Elle sentit la vibration monter des rails invisibles, traverser les essieux hurlants du wagon pour s'engouffrer dans l'âme du violoncelle. L'instrument ne se contentait plus de vibrer ; il pulsait, une bête de bois et d'acier réclamant son dû. Elara saisit l'archet. Le crin était rêche, imprégné d'une graisse noire qui sentait l'huile de machine et la charogne ancienne.

Elle ne chercha pas la mélodie. Elle chercha la dissonance.

Le premier coup d'archet déchira le silence mécanique de la chute. C'était un cri de métal arraché, une fréquence si haute qu'elle fit éclater les ampoules de secours déjà agonisantes du wagon. Dans l'obscurité soudain totale, seule subsistait la lueur bleutée des yeux de Malphas, deux orbes de gaz ionisé qui se mirent à vaciller.

Elle vit la ride de douleur barrer le front de pierre du Gardien. Un tressaillement imperceptible de sa lèvre supérieure, dévoilant des dents trop pointues, trop blanches.

Elle recommença. Plus fort. La corde de \*Do\* rugit, une onde de choc qui fit vibrer les vertèbres de la jeune femme avant de se projeter dans le corps du monstre. Elle ne jouait pas de la musique ; elle sculptait la douleur. Elle sentait, sous ses doigts, la structure moléculaire de Malphas réagir. À chaque vibration, la pétrification de son manteau s'accroissait, mais à l'intérieur, dans le sanctuaire de sa chair électrique, le Gardien se brisait.

Le rapport de force bascula dans un craquement de tendons. La main qui broyait la gorge d'Elara se relâcha, non par pitié, mais par agonie. Malphas s'effondra en avant, son front venant heurter l'épaule de la musicienne. Elle sentit la chaleur fiévreuse de son souffle contre sa peau, une haleine chargée de l'odeur métallique des orages de fin d'été. Il n'était plus le prédateur souverain ; il était une pile déchargée, un dieu de rouille suppliant le courant.

— Arrête... murmura-t-il, et sa voix n'était plus qu'un grincement de charnières mal huilées.

Elara ne s'arrêta pas. Au contraire, elle accéléra le mouvement. Son bras droit devint un flou de mouvement frénétique, une scie mécanique découpant l'air vicié. Elle voyait maintenant les courants magiques du Noyau — des filaments de lumière fétide, vert-de-gris et violet électrique — s'enrouler autour de ses doigts, obéissant à la cadence. Elle était le chef d'orchestre de cet enfer de béton.

Elle appuya l'archet avec une sauvagerie qu'elle ne se connaissait pas, cherchant la note exacte qui ferait hurler la structure même de l'être devant elle. Elle la trouva. Une harmonique sifflante, insupportable, qui sembla fendre l'air en deux.

Malphas poussa un cri qui se perdit dans le fracas du train. Son corps fut secoué d'un spasme violent, son dos s'arquant dans une cambrure impossible, ses mains griffant désespérément le sol en linoleum du wagon. La sueur qui perlait sur le front d'Elara tomba sur la joue du Gardien, se mélangeant à une larme de mercure qui s'échappait de son œil électrique.

C'était une parade nuptiale de suppliciés. Elle dominait sa propre peur en l'injectant dans les veines de son bourreau. Elle le voyait se tordre sous l'archet, ses muscles de fer tressaillant à chaque changement de ton, et une sensation nouvelle, toxique et capiteuse, envahit la jeune femme. Ce n'était pas de la joie. C'était l'extase de la morsure.

Elle se pencha vers lui, ses lèvres frôlant l'oreille de pierre du Gardien. Elle pouvait sentir la vibration du Noyau qui les traversait tous les deux, les soudant l'un à l'autre dans une étreinte de court-circuit.

— Tu sens ça, Malphas ? chuchota-t-elle entre deux notes stridentes. C'est moi qui rythme ton cœur maintenant.

Elle changea brusquement de rythme, passant d'un staccato agressif à un glissando lent, langoureux, presque obscène. La réaction fut immédiate. Le corps de Malphas se détendit, non pas dans le repos, mais dans une sorte de léthargie douloureuse. Ses doigts ne cherchaient plus à étrangler Elara, ils se refermaient doucement sur ses chevilles, un geste de possession désespérée, comme un noyé se raccrochant à une ancre de plomb.

L'odeur de caoutchouc brûlé s'intensifia. Le wagon n'était plus qu'une boîte de résonance où chaque rivet, chaque vitre fêlée, participait à la symphonie de la détresse. Elara sentait le bois du violoncelle chauffer contre sa poitrine. Le vernis commençait à cloquer sous l'effet de l'énergie brute qu'elle canalisait. Des petites taches sombres, comme des ecchymoses, apparaissaient sur le bois précieux.

Elle s'en moquait. Elle jouait la mélodie de leurs vertèbres entrelacées.

Soudain, le train s'immobilisa dans un choc brutal qui les projeta contre la paroi du wagon. Le violoncelle émit un dernier gémissement de bois fendu avant que le silence ne retombe, lourd, étouffant, chargé d'une attente millénaire.

Ils étaient arrivés.

Malphas était étalé à ses pieds, son souffle court faisant soulever la poussière du plancher. Sa peau de pierre était zébrée de fissures bleutées, des cicatrices d'arc électrique qui luisaient faiblement dans le noir. Elara, haletante, l'archet toujours serré comme un poignard, sentait une chaleur humide couler le long de ses doigts. Ses cordes vocales étaient sèches, sa gorge brûlante.

Elle regarda ses mains. Elles tremblaient, mais pas de terreur. C'était le tressaillement résiduel de la puissance.

Le Gardien releva lentement la tête. Un filet de sang noir, épais comme du goudron, s'écoulait de sa narine. Ses yeux n'étaient plus des éclairs menaçants, mais des puits de soumission fascinée. Il tendit une main vers elle, les doigts effleurant le bas de sa robe tachée de suie.

— Encore... parvint-il à articuler, un son qui ressemblait à un baiser de papier de verre.

Elara sentit un frisson de dégoût et de triomphe lui parcourir l'échine. Elle ne recula pas. Elle posa délibérément son pied sur la main du Gardien, sentant la dureté de la pierre et la chaleur de la chair sous sa semelle. Le Noyau, tout autour d'eux, semblait ronronner de satisfaction, un bourdonnement basse fréquence qui faisait vibrer les fondations de Paris.

La porte du wagon coulissa avec un gémissement de métal supplicié. De l'autre côté, il n'y avait pas de quai, pas de station, juste un entrelacs de racines de fer et de câbles vivants qui pulsaient d'une lumière organique. L'antre du monstre.

Elara ramassa son violoncelle blessé. Elle ne regarda pas Malphas lorsqu'il se releva péniblement, ses articulations craquant comme des pierres que l'on broie. Elle s'avança vers l'ouverture, vers ce cœur de ténèbres électriques où elle n'était plus seulement une proie, mais la main qui tenait le scalpel.

Derrière elle, le Gardien la suivit, l'ombre d'un prédateur brisé, attiré par la mélodie de sa propre destruction. Dans l'air fétide des profondeurs, une mouche morte depuis des siècles se remit à battre des ailes, prisonnière de la fréquence que la jeune femme laissait dans son sillage. Chaque pas d'Elara sur le métal rouillé résonnait comme une note de musique interdite, une promesse d'agonie dont ils avaient tous deux besoin pour se sentir vivants.

Elle tendit la gorge au noir, non plus pour être égorgée, mais pour que le tunnel boive son chant.

# Chapitre 7

## L'Abîme des Catacombes

L'air s'épaissit, prenant la consistance d'un sirop rance qui colle aux poumons d'Elara. À chaque pas, la semelle de ses bottes s'enfonce un peu plus dans une pellicule de suie grasse, une mélasse de résidus industriels et de peaux mortes accumulées depuis des décennies. Derrière elle, le souffle de Malphas est un métronome irrégulier, un râle sec qui gratte le silence comme un ongle sur une ardoise. Il est si proche qu'elle peut sentir la décharge statique qui émane de son corps, une tension électrique qui fait se dresser les poils de sa nuque et picoter la cicatrice invisible le long de sa trachée.

Ils ne descendent plus un escalier ; ils s'enfoncent dans la gorge d'une bête. Les parois de béton de la station Saint-Martin commencent à suinter. Ce n'est pas de l'eau de pluie, ni même l'humidité des égouts. C'est un liquide visqueux, d'un noir de pétrole, qui perle le long des fissures et dégage une odeur de soufre et de viande froide. Elara serre la poignée de son étui à violoncelle. Ses phalanges sont blanches, la peau si tendue qu'elle menace de craquer aux jointures. Dans le creux de sa paume, la sueur se mélange à la colophane, créant une pâte poisseuse qui semble vouloir fusionner l'instrument à sa chair.

Une lumière bleutée, intermittente, crépite au plafond. Ce n'est pas une ampoule, mais une veine de cuivre dénudée qui pulse au rythme d'un cœur souterrain. Malphas s'arrête brusquement. Le silence qui suit est plus lourd que le bruit. Il pose une main sur l'épaule d'Elara. Ses doigts sont froids, d'un froid qui brûle, et à travers le tissu fin de son vêtement, elle sent chaque cal, chaque aspérité de sa paume de prédateur. Il ne dit rien, mais son index tambourine nerveusement contre sa clavicule, un tic rythmique qui s'accorde avec le bourdonnement des câbles.

— Regarde, murmure-t-il, sa voix n'étant qu'un froissement de parchemin.

Le tunnel devant eux se transforme. Le béton, jadis rigide, se boursoufle. Il devient spongieux, strié de fibres rosâtres qui s'entrelacent avec les rails de fer. C'est une architecture de cauchemar où la maçonnerie a été colonisée par une croissance organique. Des grappes de nerfs, grosses comme des poings, pendent des voûtes, vibrant d'une lueur malade.

Elara avance, ses pieds écrasant quelque chose de mou qui émet un sifflement de gaz s'échappant d'une valve. Sous ses yeux, une mouche — la même qui semblait morte un instant plus tôt — se pose sur sa lèvre inférieure. Elle sent les pattes microscopiques et velues explorer la muqueuse, le chatouillement insupportable de l'insecte qui cherche une faille. Elle ne bouge pas. Elle ne peut pas. La mouche repart dans un vrombissement métallique, laissant derrière elle un goût de cuivre et de pourriture sur sa langue.

Soudain, le sol ondule. Un gémissement s'élève des parois. Ce n'est pas le vent, c'est une polyphonie de voix étouffées, un chœur de bouches sans visages emprisonnées sous les couches de sédiments. Elara voit des formes se dessiner dans la texture des murs : des mains calcifiées, des orbites vides remplies de poussière de ballast, des mâchoires figées dans un cri éternel. Ce sont les anciens, ceux qui n'ont pas survécu au pacte, les Vassales déchues dont les os servent désormais de charpente au Réseau.

L'une de ces formes semble s'étirer vers elle. Un bras de calcaire et de rouille sort de la paroi, les doigts cherchant désespérément à agripper la cheville de la musicienne. Elara recule, son cœur frappant sa cage thoracique comme un oiseau affolé contre des barreaux. Elle trébuche, et Malphas la rattrape, non pas avec tendresse, mais avec la poigne d'un geôlier. Il l'écrase contre lui, et elle sent le contact froid de sa boucle de ceinture, l'odeur d'ozone qui sature ses vêtements, et ce tic nerveux qui fait maintenant trembler tout son bras gauche.

— Ils te reconnaissent, Elara, siffle-t-il à son oreille. Ils goûtent ta mélodie. Ils ont faim du son que tu caches dans ta gorge.

L'espace se restreint. Le plafond descend, les murs se rapprochent, ne laissant qu'une fente étroite pour passer. C'est une compression absolue. La claustrophobie est une main qui se referme sur son larynx. Elara doit se mettre de profil, sa poitrine frôlant la paroi humide qui bat comme une tempe fiévreuse. Elle sent la chaleur de la pierre vivante contre son dos, et devant elle, le visage de Malphas, à quelques centimètres. Ses yeux bleutés brillent d'une intensité insoutenable, les pupilles dilatées au point d'effacer l'iris.

Un bruit de succion retentit. Le sol sous eux devient liquide, une boue de mâchefer et de lymphe. Ils s'enfoncent jusqu'aux genoux. Elara sent le froid envahir ses membres, une anesthésie rampante. Elle lève son violoncelle au-dessus de sa tête, le protégeant comme un nouveau-né, tandis que les réminiscences des sacrifiés murmurent son nom dans une langue faite de grincements de freins et de sifflements de vapeur.

« Elara... Elara... Donne-nous le la... »

Une douleur fulgurante lui traverse le crâne. C'est une fréquence pure, une note si haute qu'elle fait saigner ses gencives. Elle sent le goût salé du sang remplir sa bouche. Malphas rit, un son sec et sans joie, alors qu'il force le passage à travers une membrane de câbles visqueux qui se déchirent avec un bruit de parchemin mouillé.

Ils débouchent enfin dans une cavité immense, un dôme de chair et d'acier où des milliers de câbles convergent vers un point central : le Noyau. C'est une masse pulsante, un cerveau de cuivre et de plasma suspendu au-dessus d'un gouffre sans fond. L'odeur ici est celle d'un orage imminent mêlée à la puanteur d'un abattoir.

Elara tombe à genoux sur le sol vibrant. Ses doigts, engourdis, lâchent l'étui. Elle regarde ses mains : ses ongles sont noirs, bordés d'une ligne de rouille qui semble

s'infiltrer sous sa peau, remontant le long de ses veines comme un poison lent. Elle porte la main à sa gorge, là où Malphas aime poser son regard, et elle sent une vibration interne, un bourdonnement qui n'appartient pas à ses cordes vocales.

Malphas se tient au-dessus d'elle, sa silhouette déformée par les arcs électriques qui dansent entre les câbles. Il sort un scalpel d'obsidienne de sa manche, la lame reflétant les éclairs bleus du Noyau. Il ne s'approche pas pour la tuer, mais pour la préparer. Il passe la pointe de l'instrument sur le dos de sa main, traçant une ligne de feu sans percer la peau.

— Le concert commence, Elara. Ne sois pas timide. Le public a attendu des siècles pour entendre ton agonie.

Elle lève les yeux vers lui. Elle ne voit plus l'homme, seulement le rouage d'une machine immense et cruelle. Une larme roule sur sa joue, une perle de suie qui laisse un sillage gris sur sa porcelaine de visage. Elle ouvre son étui, sort le violoncelle dont le bois semble désormais couvert de cicatrices semblables à des veines. Elle pose l'archet sur les cordes. Le frottement produit un cri, une dissonance si parfaite qu'elle fait vibrer les fondations de Paris au-dessus de leurs têtes.

Le Noyau réagit instantanément. Les câbles s'agitent, les réminiscences dans les murs hurlent à l'unisson. Elara ferme les yeux, laissant la musique — cette infection mélodique qu'elle a nourrie dans le noir — s'échapper d'elle. Chaque coup d'archet lui arrache un lambeau de conscience, chaque note est une ponction de son propre sang. Elle n'est plus une femme, elle est un canal, une valve ouverte par laquelle le vide s'engouffre.

Malphas s'accroupit devant elle, son visage à quelques millimètres du sien, humant l'air saturé de sa détresse. Il tend la main et, d'un geste d'une lenteur obscène, il glisse deux doigts dans sa bouche pour recueillir le sang qui coule de ses gencives. Il le porte à ses lèvres, ses yeux ne quittant jamais les siens.

Le tunnel boit. Le tunnel respire. Et dans le noir absolu des couches les plus profondes, le cœur de fer de la ville recommence à battre, alimenté par le chant brisé de la Vassale.

# Chapitre 8

## L'Arc Électrique

L'air n'est plus de l'oxygène ; c'est une soupe épaisse de particules de fer et d'ozone qui crépite contre les parois des alvéoles pulmonaires d'Elara. Chaque inspiration lui semble être une poignée de limaille de fer qu'on lui force dans la trachée. Le silence de la station Saint-Martin a été dévoré par un bourdonnement basse fréquence, un grondement sourd qui ne vient pas des rails, mais des molécules mêmes du béton. Le plafond suinte une mélasse noire, une humeur de la ville qui pue le soufre et le vieux sang, s'écoulant en filets paresseux le long des carreaux de faïence écaillés.

À ses pieds, Malphas ne ressemble plus à un prédateur. Ses doigts, si habiles à tracer des sillons de terreur sur sa peau, sont figés, agrippés au rebord du quai. Ses jointures blanchissent, la peau craque comme du vieux parchemin, laissant entrevoir sous l'épiderme des lueurs d'un bleu électrique, vacillantes, malades. Ses yeux, d'ordinaire si perçants, sont révulsés, envahis par une cataracte de lumière statique. Il ne respire plus. Il conduit. Il est devenu le paratonnerre d'une décharge que la ville ne peut plus contenir. Un tic nerveux agite sa paupière gauche, un battement frénétique, métronomique, qui scande le compte à rebours de l'implosion.

Elara recule d'un pas, ses talons claquant sur le sol poisseux. Le bruit résonne, amplifié, déformé, comme si les murs possédaient des oreilles avides. Elle sent l'appel de l'escalier, là-bas, dans l'ombre. Elle devine le courant d'air frais qui descend de la surface, l'odeur de la pluie sur le bitume parisien, la promesse d'une vie où les sons ne sont que des vibrations de cordes de violoncelle et non des hurlements de métal supplicié. Il suffirait de courir. De laisser cette chose, ce Gardien d'Ozone, se pétrifier dans sa propre magie toxique, de le regarder devenir une statue de sel et de rouille, une relique oubliée dans les boyaux de la capitale.

Mais le Noyau refuse de la laisser partir. La vibration s'intensifie, faisant vibrer ses os, ses dents, jusqu'à la racine de ses cheveux. Une goutte de sueur coule entre ses omoplates, glacée, traçant un chemin de frissons qui finit par se perdre dans le bas de son dos. Elle regarde sa main. Ses doigts tremblent, tachés de la sueur cuivrée de Malphas. L'odeur de l'homme — un mélange d'orage et de charogne — lui monte à la gorge, une caresse nauséabonde qui l'enchaîne plus sûrement que des menottes.

Le sol commence à se fissurer. Des arcs électriques, fins comme des fils de soie, jaillissent des rails et viennent lécher les bottes de Malphas. Sa mâchoire se contracte avec une telle violence qu'Elara entend le craquement de l'émail. Un filet de bave sanglante s'échappe de la commissure de ses lèvres. Il est en train de se rompre. Si le canal se brise, le Noyau explosera, et Paris s'effondrera dans un gouffre de goudron et de cris.

Elle fait un pas en avant, puis un autre. La chaleur qui émane de lui est insoutenable, une fièvre industrielle qui lui brûle les joues. Elle s'approche de sa gorge, cette zone qu'il a si souvent scrutée avec une faim dévorante. La peau y est tendue, le pouls battant à une cadence inhumaine, comme un oiseau piégé dans une cage de fer.

« Malphas », murmure-t-elle, mais le nom meurt dans le fracas d'un transformateur qui explose quelque part dans les tunnels adjacents.

Elle s'agenouille devant lui, ignorant la douleur des graviers qui s'enfoncent dans ses rotules. Elle tend les mains. Ses doigts de musicienne, ces outils de précision, s'approchent du visage du monstre. Dès qu'elle touche sa peau, l'arc électrique se referme.

La décharge est un hurlement blanc qui déchire sa conscience. Ce n'est pas une douleur propre, c'est une invasion. Elle sent le Noyau s'engouffrer en elle, une marée de goudron brûlant qui remplace son sang. Les images défilent dans son esprit,

saccadées, sales : des ouvriers morts lors de la construction des tunnels, des rames de métro broyant de la chair, la solitude millénaire d'une entité faite de béton et de haine. Elle est le canal. Elle est la valve.

Ses doigts se crispent sur les épaules de Malphas. Elle sent le muscle dur comme de la pierre sous la veste déchirée. Le contact est une agonie exquise. Elle ne voit plus la station ; elle voit les fondations de Paris, ces piliers qui ploient sous le poids des péchés de la surface. Elle sent chaque vibration, chaque raté du cœur de fer. Elle doit l'accorder. Comme elle accordait son violoncelle, avec une patience cruelle, jusqu'à ce que la tension soit parfaite. Jusqu'à ce que la corde soit prête à rompre.

Malphas pousse un gémissement, un son de métal froissé. Ses yeux se fixent de nouveau, le bleu électrique s'apaisant pour redevenir cette pupille sombre et prédatrice. Il la voit. Il sent l'agonie qu'elle lui dérobe, l'énergie fétide qu'elle aspire pour le soulager. Un sourire hideux, une simple fente de dents blanches, étire ses lèvres. Il ne la remercie pas. Il savoure sa dégradation.

Il lève une main, ses mouvements regagnant leur fluidité de félin, et vient enserrer la gorge d'Elara. Ses doigts sont brûlants, laissant des marques rouges qui virent instantanément au violet. Il ne l'étrangle pas, il l'ancre. Il fait d'elle le réceptacle de la surcharge.

L'air autour d'eux se sature de l'odeur de la chair grillée. Elara rejette la tête en arrière, sa gorge exposée, offerte à la lumière crue des arcs électriques qui dansent désormais autour d'eux comme des amants frénétiques. Elle sent ses gencives saigner, le goût du cuivre envahissant sa bouche, le même goût que le baiser de Malphas. Elle n'est plus Elara Vance. Elle est la Vassale de Rouille. Elle est la terre qui absorbe la foudre.

Le bourdonnement change de fréquence. Il devient un chant. Une mélodie dissonante, complexe, celle qu'elle cherchait à composer dans ses cauchemars. Chaque spasme de son corps est une note. Chaque brûlure sur sa peau est une ponctuation. Le Noyau

s'apaise, repu de sa souffrance, buvant sa jeunesse et sa vitalité comme un nectar noir.

Malphas se rapproche, son front contre le sien. Elle peut voir les pores de sa peau, la petite cicatrice qui barre son arcade sourcilière, le mépris et l'adoration qui se battent dans son regard.

« Chante pour moi, petite chose », semble dire le mouvement de ses lèvres, bien qu'aucun son ne sorte.

Elle ferme les yeux. Le monde extérieur, la surface, le soleil, tout cela n'est plus qu'une fiction lointaine. La seule réalité est ce tunnel, cette odeur de mort électrique, et la main de son bourreau qui la maintient au bord de l'abîme. Elle accepte le pacte. Elle laisse la rouille envahir son cœur, le fer coloniser ses veines.

Une dernière secousse ébranle le quai, un spasme final qui rejette le surplus de magie dans les rails, envoyant une onde de choc qui fait éclater les dernières ampoules intactes. L'obscurité retombe, lourde, poisseuse, seulement troublée par le rougeoiement des câbles qui refroidissent.

Dans le noir, Elara ne respire plus que par saccades. Elle est brisée, vidée, mais vivante d'une manière nouvelle, terrifiante. Elle sent Malphas se redresser, l'entraînant avec lui, sa poigne ne faiblissant pas sur sa gorge. Il la tire contre lui, son corps froid agissant comme un calmant sur sa peau en feu.

Le tunnel respire de nouveau. Un souffle régulier, mécanique. La ville est sauvée, mais au prix d'une infection qui ne guérira jamais. Elara pose sa tête sur l'épaule de Malphas, ses mains tachées de suie pendues le long de son corps, ses doigts effleurant le sol où son sang s'est mêlé à la poussière de fer. Elle ne cherche plus l'escalier. Elle ne cherche plus la lumière. Elle attend la prochaine note, le prochain arc, la prochaine caresse qui lui arrachera un peu plus d'âme.

Le silence revient, mais ce n'est plus le silence de la station fantôme. C'est le silence d'un estomac qui digère. Et dans l'ombre, le battement du cœur de fer de Paris est désormais parfaitement synchronisé avec celui, agonisant, de la Vassale.

# Chapitre 9

## La Noce de Fer

L'air n'est plus qu'une soupe épaisse d'ozone et de graisse rance, une substance qui refuse de gonfler les poumons sans en lacérer la paroi. Dans les tréfonds du Noyau, là où le béton de Paris s'achève pour laisser place à une architecture de nerfs d'acier et de tumeurs de cuivre, le silence n'existe pas. Il y a ce bourdonnement, une note de basse si profonde qu'elle fait vibrer les dents dans les gencives d'Elara, un rôle mécanique qui semble monter des entrailles mêmes de la terre. Elle sent la poigne de Malphas sur sa gorge, une pression constante, presque tendre dans sa cruauté, une bride qui lui rappelle qu'elle n'est plus qu'un appendice de ce lieu. Ses doigts à lui sont froids, d'un froid chirurgical qui brûle la peau moite de la musicienne.

Ils progressent vers l'autel central, une excroissance monstrueuse de rails tordus et de bobines d'inductance qui crachent des étincelles bleutées. Chaque pas d'Elara est une agonie ; ses jambes, flageolantes, s'enfoncent dans une mélasse de suie et d'huile de transformateur. Elle voit, sous la lumière stroboscopique des arcs électriques, les cicatrices qui strient le torse de Malphas, des calligraphies de brûlures qui semblent s'animer au rythme des battements de la station. Il ne la regarde pas. Il regarde l'horizon de fer, les yeux fixes, les pupilles dilatées jusqu'à dévorer l'iris, reflétant l'éclat de la magie toxique qui sature l'atmosphère.

Une odeur de viande brûlée et de soufre monte des caniveaux. C'est l'odeur de la ville qui sature, qui s'apprête à vomir son trop-plein d'énergie noire sur les boulevards de la surface. Elara perçoit le tic nerveux de la paupière de Malphas, un battement frénétique, métronomique. Il l'arrête devant la masse de métal hurlante. L'autel n'est pas de pierre, c'est une cage thoracique ouverte, un enchevêtrement de câbles haute tension qui palpitent comme des artères gorgées de sang noir.

« Pose tes mains là, » murmure une voix qui n'est plus tout à fait celle de Malphas, mais un écho métallique, une distorsion sonore qui semble sortir des bouches d'aération.

Elle obéit. Elle n'a plus la force de la révolte. Ses doigts, ces doigts qui jadis tiraient des sanglots d'un violoncelle, se posent sur le cuivre brûlant. La première décharge est une symphonie de douleur pure. Ce n'est pas un choc, c'est une invasion. Le courant continu pénètre ses ongles, remonte ses bras, s'insinue dans ses articulations avec la délicatesse d'un rasoir rouillé. Elle ne crie pas. Sa mâchoire se verrouille, ses yeux se révulsent, et elle voit — elle voit enfin la partition du monde souterrain. Des lignes de force, des courants de haine et de goudron qui irriguent les gares, les couloirs, les impasses.

Malphas se glisse derrière elle. Il ne la lâche pas. Il plaque son corps contre le sien, une fusion de chair et de cuir. Elle sent l'érection froide du Gardien contre ses reins, un contact obscène qui se mêle à la morsure de l'électricité. Il penche la tête, sa bouche frôlant l'oreille d'Elara, et elle sent son haleine qui sent l'huile de friture et le métal froid. Ses dents cherchent le lobe de son oreille, les mordillent avec une lenteur calculée pendant que ses mains descendent pour s'entrelacer avec celles de la jeune femme sur l'autel de fer.

L'arc électrique se referme. Ils ne sont plus deux individus, ils sont un pont. Un pont jeté sur l'abîme de la folie urbaine.

La douleur change de texture. Elle devient liquide, une extase poisseuse qui coule dans ses veines à la place du sang. Elara sent ses muscles se liquéfier, ses os devenir aussi malléables que du plomb chauffé à blanc. Le Noyau s'abreuve. Il pompe sa substance, il aspire ses souvenirs, la mélodie de son enfance, le goût du vin, la peur de la mort, pour les transformer en une stabilité morne et lourde. La magie toxique, ce nuage de particules d'ozone qui menaçait d'atomiser la station, commence à se

condenser, à couler le long des câbles comme une sueur phosphorescente.

Malphas pousse un gémissement, un son de métal déchiré. Il s'enfonce en elle, non pas par un acte charnel, mais par une pénétration d'essence. Leurs systèmes nerveux s'interpénètrent. Elle ressent la faim millénaire du Gardien, cette solitude de pierre qui l'habite, et lui, il boit sa terreur comme un nectar rare. Il lèche la sueur qui perle sur sa nuque, chaque coup de langue laissant une traînée de givre sur sa peau en feu.

« Regarde-les, » siffle-t-il contre son cou.

Dans son esprit, Elara voit les rames de métro qui s'ébranlent dans tout Paris. Elle sent les milliers de passagers, ces ombres anonymes, dont le cœur bat désormais au rythme de son agonie. Elle est la pile. Elle est la source. Elle est la Vassale de Rouille, la sainte patronne des déraillements évités.

Une vibration monumentale secoue le sol. C'est le Noyau qui digère le sacrifice. Les parois de la station Saint-Martin semblent se rapprocher, se resserrer sur eux comme les mâchoires d'un piège. L'obscurité se fait plus dense, une obscurité physique, palpable, qui sent la poussière de fer. Elara sent ses propres cheveux se dresser, chargés d'électricité statique, chaque mèche une antenne captant les cris muets de la ville.

Le paroxysme arrive dans une fulgurance de bleu électrique. Un éclair jaillit de l'autel, traverse leurs corps joints, et va frapper la voûte de béton. Elara sent son cœur s'arrêter. Une seconde, deux secondes. Le temps s'étire comme un élastique sur le point de rompre. Elle voit la structure moléculaire de Malphas, un treillis de noirceur et d'étincelles, et elle s'y abandonne. Elle n'est plus Elara Vance. Elle est une fréquence. Elle est une tension.

Puis, le choc en retour.

Le silence retombe, mais c'est un silence de tombeau, lourd de tout ce qui vient d'être consommé. La lumière bleue s'éteint, laissant place à la lueur rougeoyante des filaments de cuivre qui refroidissent. Elara s'effondre, mais la main de Malphas est toujours là, une griffe d'acier autour de sa gorge, l'empêchant de toucher le sol souillé. Elle pend comme une poupée de chiffon, ses doigts brûlés, noirs de suie, tremblants de spasmes résiduels.

Elle est vide. Une écorce. Une flûte de chair dans laquelle le Noyau jouera désormais sa musique de fer.

Malphas la redresse avec une lenteur fétichiste. Il observe les traces de son emprise sur son cou, des hématomes violets qui dessinent déjà la forme de sa main, une marque de propriété indélébile. Il approche son visage du sien. Ses yeux ne sont plus que des fentes de lumière azur. Il ne l'embrasse pas ; il respire son dernier souffle de liberté, aspirant l'ultime parcelle d'humanité qui s'échappe de ses lèvres entrouvertes.

Le tunnel expire une bouffée d'air frais, un courant d'air venu des profondeurs qui charrie une odeur de terre mouillée. La crise est passée. La magie est contenue dans les circuits, stabilisée par la chair et le sang de la nouvelle Vassale.

Elara laisse sa tête retomber contre l'épaule froide de son prédateur. Ses yeux sont ouverts, mais ils ne voient plus la station. Ils voient le réseau, les kilomètres de veines de béton qui s'étendent sous la ville, un labyrinthe dont elle est désormais le centre immobile. Elle entend le premier métro de l'aube qui s'élance quelque part à des kilomètres de là. Le grincement des roues sur le rail est un chant d'amour. La vibration du ballast est une caresse.

Elle ne lutte plus contre la main qui l'étrangle. Elle s'y appuie. Elle cherche cette douleur, cette pression qui lui rappelle qu'elle existe encore, même si ce n'est que comme un rouage dans une machine monstrueuse. Le battement de son cœur ralentit, s'ajuste, se cale sur le rythme lourd et hydraulique du Noyau.

Boum. Chhh. Boum. Chhh.

Dans l'ombre de la station fantôme, Malphas sourit, un mouvement de lèvres qui ne touche pas ses yeux morts. Il la serre contre lui, ses doigts s'enfonçant un peu plus dans la chair tendre de sa gorge, savourant la syncope de son pouls. Ils ne sortiront jamais. Ils sont la noce de fer, le pacte de la rouille, l'équilibre précaire d'un Paris qui dort sans savoir que ses rêves sont alimentés par les spasmes d'une femme brisée sous ses pieds.

Le silence revient, mais ce n'est plus le silence de la station fantôme. C'est le silence d'un estomac qui digère. Et dans l'ombre, le battement du cœur de fer de Paris est désormais parfaitement synchronisé avec celui, agonisant, de la Vassale.

# Chapitre 10

## Souverains des Ténèbres

La vibration ne s'arrête jamais ; elle n'est plus un bruit, elle est une composante du sang. Sous la voûte de béton de Saint-Martin, l'air a l'épaisseur d'une huile rance, chargée de particules de fer qui scintillent dans la pénombre comme une poussière d'étoiles mortes. Elara est assise sur le rebord du quai, les jambes ballantes au-dessus du ballast noir. Ses doigts, autrefois si agiles sur le col de son violoncelle, ne caressent plus que le froid absolu des rails. Elle ne joue plus de musique. Elle *\*est\** la musique que le tunnel compose dans ses boyaux de pierre.

Sur sa gorge, la peau n'est plus qu'une cartographie de désastres. Les cicatrices d'arc électrique dessinent des arborescences bleutées, des racines de foudre pétrifiées qui montent jusqu'à la mâchoire. Chaque fois qu'elle déglutit, elle sent le frottement du tissu cicatriciel contre sa trachée, un rappel constant de la morsure de l'ozone. C'est une sensation sèche, granuleuse, comme si elle avait avalé du verre pilé mêlé à de la suie. Elle n'éprouve plus le besoin de parler. À quoi bon ? Le Noyau n'écoute pas les mots, il n'entend que les battements de cœur qui déraillent.

Malphas est là, quelque part dans le repli d'une ombre qui ne devrait pas exister. Elle ne l'entend pas approcher, mais l'air autour d'elle se charge soudain d'une électricité statique qui fait se dresser les poils fins de sa nuque. L'odeur arrive en premier : un mélange de métal surchauffé, de soufre et de ce parfum doucereux, presque écoeurant, de la chair qui commence à brûler. Puis, la pression.

Une main glacée se pose sur l'épaule d'Elara. Les doigts de Malphas sont longs, trop longs, terminés par des ongles dont le bord est noir de graisse de moteur. Il ne la touche pas avec tendresse ; il l'empoigne comme un mécanicien saisit un levier

essentiel. Il s'accroupit derrière elle, son souffle court et saccadé venant mourir dans le creux de son oreille. C'est un sifflement de vapeur s'échappant d'une soupape défaillante.

— Écoute-les, murmure-t-il, sa voix n'étant qu'un craquement de radio mal réglée.

Au-dessus d'eux, à des dizaines de mètres de terre et de sédiments, Paris dîne, Paris rit, Paris dort. Elara perçoit la résonance des pas sur les trottoirs, le bourdonnement lointain des pots d'échappement, le murmure des millions de vies qui s'agitent dans une ignorance crasse. Pour elle, ce monde n'est qu'une croûte fragile, une pellicule de vernis sur un abcès prêt à éclater. Elle sent la lourdeur de la ville, son poids titanesque qui presse sur les voûtes, cherchant à les écraser, à les réduire en poussière.

Un spasme secoue le corps d'Elara. Ses muscles se contractent, ses dents claquent. Elle sent une décharge partir de la plante de ses pieds, remonter le long de sa colonne vertébrale pour exploser derrière ses yeux en une gerbe d'étincelles cobalt. Le Noyau a faim. Il demande son tribut. Malphas resserre sa prise, ses doigts s'enfonçant dans les muscles de son cou, cherchant le point exact où la carotide bat contre le métal de ses cicatrices.

Il ne la lâche pas. Il se nourrit de sa convulsion. Il observe avec une fascination de prédateur le tressaillement de ses paupières, le filet de salive qui perle au coin de ses lèvres. Pour lui, Elara est une pile, un accumulateur de souffrance raffinée qu'il décharge avec une lenteur sadique pour maintenir l'équilibre des tunnels. Si elle arrêtait de souffrir, si son cœur cessait de s'emballer sous la terreur, les fondations de la ville se liquéfieraient. Le fer deviendrait mou, le béton se transformerait en sable, et Paris s'engloutirait dans son propre système digestif.

— Encore, souffle Malphas. Donne-lui encore.

Il appuie son visage contre le sien. Sa peau est d'une pâleur de craie, striée de veines

sombres qui semblent pomper de l'encre plutôt que du sang. Leurs souffles se mélangent dans une vapeur fétide. Elara ferme les yeux et s'abandonne à la douleur. Elle la cherche, elle l'appelle. Elle imagine ses propres nerfs comme des fils de cuivre dénudés, s'étendant à travers tout le réseau, s'enroulant autour des câbles haute tension, s'immisçant dans les roulements à billes des rames de minuit.

Soudain, le tunnel rugit. Au loin, une lumière blafarde déchire l'obscurité. Une rame fantôme, vide de passagers mais pleine de spectres de fer, déboûle dans la station à une vitesse interdite. L'air est poussé devant elle comme un piston géant, apportant une odeur de poussière de frein et de brûlé. Le sol tremble si fort qu'Elara croit que ses os vont se briser. Malphas rit, un son sec et sans joie, tandis qu'il la plaque contre le sol froid du quai.

Le train passe dans un fracas de fin du monde. Chaque wagon est un hurlement, chaque roue un cri de métal supplicié. Dans ce chaos acoustique, Elara atteint une sorte d'extase noire. Elle ne sent plus la pierre sous elle, elle ne sent plus les mains de Malphas qui la broient. Elle est la rame, elle est le rail, elle est l'étincelle qui jaillit du frotteur. Elle est la Vassale de Rouille, la reine d'un royaume de débris et d'oubli.

Quand le dernier wagon disparaît dans le tunnel, le silence qui revient est plus terrifiant que le bruit. C'est un silence épais, gluant, qui pèse sur les tympans. Malphas se redresse, laissant Elara haletante sur le sol. Il lisse ses vêtements sombres avec une méticulosité maniaque. Ses yeux, chargés d'une lueur électrique résiduelle, fixent le plafond de la voûte.

— Ils ne savent pas, Elara. Ils ne sauront jamais que chaque seconde de leur vie est achetée par ton agonie.

Il s'approche d'une flaque d'eau huileuse qui stagne entre deux traverses. Il y trempe ses doigts et dessine une croix de suie sur le front de la jeune femme. Le contact est brûlant, comme si l'eau était acide. Elara ne bronche pas. Elle regarde ses propres

mains : la peau est devenue grise, les ongles sont cassants, et une fine couche de rouille semble percer à travers ses pores.

Elle se lève avec difficulté, ses articulations grinçant comme des charnières mal huilées. Elle se dirige vers son violoncelle, posé dans un coin de la station.

L'instrument est méconnaissable. Le bois précieux s'est fendu, les cordes ont été remplacées par des fils de fer barbelé. Elle s'assoit, cale l'instrument entre ses genoux et saisit l'archet, une tige de métal torsadé.

Elle tire un trait. Le son qui en sort n'est pas une note, c'est un déchirement. C'est le bruit d'une carrosserie qu'on écrase, le gémissement d'une structure qui cède. C'est la plainte de la terre sous le poids du béton. Malphas ferme les yeux, savourant la dissonance, les doigts s'agitant dans le vide comme s'il dirigeait un orchestre invisible de damnés.

En haut, dans un appartement chic du Marais, un homme se réveille en sursaut, oppressé par un cauchemar dont il ne se souvient pas. Il se frotte la gorge, ressentant une brève et inexplicable sensation de brûlure, avant de se rendormir, bercé par le ronronnement rassurant de la ville.

En bas, Elara continue de jouer. Ses doigts saignent sur les fils de fer, le liquide rouge sombre coulant le long du bois mort pour aller nourrir les fissures du quai. Chaque goutte de sang est un pacte renouvelé, une promesse de stabilité pour le monde du dessus, payée par l'éternité de sa propre déliquescence. Elle lève les yeux vers Malphas. Il lui sourit, découvrant des dents trop pointues, et dans ce regard, elle voit son avenir : une lente transformation en statue d'oxyde, un rouage immobile dans la machine infinie de Paris.

Elle appuie l'archet plus fort. Le cri du métal sature l'espace, vibrant dans les parois, s'enfonçant dans la roche, jusqu'à ce que le Noyau lui-même réponde par un grondement de satisfaction sourd qui fait trembler les étoiles de la surface. Ils sont les

souverains. Ils sont les esclaves. Ils sont la rouille qui ne dort jamais.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Tends la Gorge aux Tunnels"*

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)